

Pertharite, roi des Lombards

1651.

Lettre dédicatoire

Comme pour *Nicomède*, Corneille ne s'adresse qu'à son lecteur. Certes, par le passé, il a usé de ruse pour faire comme s'il avait besoin d'un protecteur. Mais ici en tout cas, il se montre pour ainsi dire indépendant, et ouvertement indépendant. Cela tient, sans doute en partie, au fait que cette dernière pièce est plus problématique, du moins en tant que *cadeau*, puisqu'elle n'a pas connu le succès. (Pourtant la pièce précédente, *Nicomède*, un succès, est elle aussi adressée à un lecteur générique.) En tout cas, il y a aussi quelque chose de presque orgueilleux à se présenter sans protecteur et en état de faiblesse : en un sens, tout en acceptant le jugement du public, Corneille, l'artiste indépendant et audacieux, persiste et signe.

Il persiste et signe, mais il n'insiste pas. Car il annonce qu'il se retire, ou du moins qu'il songe à la retraite. Sans doute, il indique que cette retraite est volontaire ou du moins cela lui permet d'éviter le ridicule de continuer quand on est boudé par le public. Mais en même temps, il ne dit pas que la retraite est définitive, ni que le désaveu de son public est justifié. Et surtout il reconnaît qu'il pourrait revenir sur la scène des dramaturges français. « Cependant agréez que je joigne ce malheureux poème aux vingt et un qui l'ont précédé avec plus d'éclat ; ce sera la dernière importunité que je vous ferai de cette nature : non que j'en fasse une résolution si forte qu'elle ne se puisse rompre ; mais il y a grande apparence que j'en demeurerai là. » Les experts indiquent que la

décision de quitter (et de commencer un nouveau projet, soit de créer une paraphrase poétique de *l'Imitation de Jésus-Christ*) devait se préparer : en tout cas, il se retourne très vite, écrit des centaines de vers (qui semblent s'ajouter à des vers déjà créées) et les publie et continue de le faire pendant des années. Il faut croire en tout cas que la nouvelle carrière, celle de poète religieux, n'est pas une sorte de coup de tête.

Corneille offre à son lecteur le nom de ses sources. Il signale ainsi qu'il y a des fondements historiques à son récit. Cela est un des enjeux de ce qu'on appelait la vraisemblance du récit. Par ailleurs, il signale qu'au moins un historien propose un récit différent du sien, et donc qu'il ne le cite que pour le mettre de côté ; surtout, il signale qu'il embellit le récit historique. « Mais vous ne serez pas fâché que je vous fasse voir à mon ordinaire les originaux dont j'ai tiré cet événement, afin que vous puissiez séparer le faux d'avec le vrai, et les embellissements de nos feintes d'avec la pureté de l'histoire. » Pour peu qu'on examine le récit historique accepté et le récit dramatique proposé, on voit que l'histoire peut être bouleversée à peu près du tout au tout sans que la vraisemblance n'en soit affectée, du moins de l'avis de Corneille. En somme, c'est toujours la créativité de l'artiste qui est la mesure, quelque difficile que ce soit de déterminer ce que voudrait cette mesure justement *créative*, et donc de la *quantité* de vrai nécessaire au respect de la vraisemblance. Je suis encore et toujours surpris par le sérieux qu'on donne à ses questions, un sérieux que même Corneille qui semble s'en moquer assez est obligé de mimer un peu. Quoique je comprenne en gros l'enjeu, il n'en reste pas moins que je trouve ses précautions un peu artificielles. J'ajoute tout de suite que ces précautions et cette volonté de rattacher à l'histoire demeure un facteur dont tiennent compte les créateurs encore aujourd'hui

comme le prouvent les films qui prétendent (à peu de frais et avec une audace presque comique) que ce que la pellicule offrira est « fondé sur un fait véritable ». Je signale que Corneille change même le texte de sa source principale pour que le fait historique soit plus près du récit dramaturgique.

Examen

Corneille parle de chagrin lorsqu'il rappelle le maigre succès de cette pièce. Cela ne signifie pas, pas nécessairement, que la pièce a été, comme on dit, un four (Voltaire qui parle d'une seule représentation dit sans aucun doute faux), mais que, contrairement à ce qu'il a connu avant, sa pièce a été moins bien reçue. D'ailleurs, il tente de rendre compte de la réception de sa pièce. Il dit que certains aspects du récit, ou de l'artifice, ont déplu, et il se permet une boutade comme celle-ci : « tant les vertus d'un bon mari sont peu à la mode ». Je veux bien, mais il me semble que le sujet est problématique et donc moins attirant pour une partie au moins du public pour une autre raison : le récit dramatique touche de près aux faits contemporains, que ce soit en Angleterre (les sorts de Charles premier et de Charles II) ou en France (la Fronde, et la Fronde des Princes) bat son plein. Il me semble au moins possible que, tout au contraire de stimuler l'intérêt pour le sujet de la pièce, cela ait troublé les autorités, voire l'opinion publique. Pourtant, une remarque comme celle-là serait tout aussi valide pour *Nicomède*, qui pourtant a été un franc succès et qui n'a pas été *censuré* par les autorités et critiqués par leurs porte-paroles. En tout cas, il me semble que cette pièce est un autre exemple du fond machiavélique, et réaliste, à partir duquel Corneille traite les questions politiques.

Mon résumé.

Acte I – Rodelinde dit son mépris de Grimoald, usurpateur, à Unulphe qui rend compte des événements passés et justifie la passion amoureuse du nouveau roi pour l'ancienne reine. / Édüige suggère que Pertharite est encore vivant. Rodelinde explique qu'elle ne respecte pas du tout Grimoald, tout vainqueur militaire qu'il soit. / Rodelinde prend Grimoald à témoin de sa fermeté contre lui. / Édüige et Grimoald s'affrontent et deviennent ennemis politiques avoués.

Acte II – Édüige se tourne vers le comte Garibalde, de Turin. Il lui rappelle qu'elle pourrait la trahir une fois qu'il s'est offert comme instrument. / Garibalde s'explique et révèle le fond politique de ses protestations d'amour. / Garibalde offre un compte rendu de la volonté d'Édüige et incite son maître à se faire violent pour avoir ce qu'il veut. / Unulphe annonce que ses tractations auprès de Rodelinde ont réussi un peu, ce que tout de suite Grimoald reconnaît faux. / Rodelinde suggère un action noble à Grimoald, lequel décode l'invitation, la ruse et l'inefficacité de la manière douce et décide de prendre la méthode dure.

Acte III – Garibalde présente à Rodelinde l'offre de Grimoald. Rodelinde annonce qu'elle l'épousera pour sauver son fils, mais aussi pour faire de Grimoald son instrument. / Rodelinde refuse une alliance avec Édüige. / Rodelinde promet d'épouser Grimoald à la condition qu'il assassine tout de suite le fils de Pertharite et donc le sien. Grimoald prétend la ramener au bon sens, et alors elle lui dit que cela était un piège et un moyen de le vaincre. / Unulphe annonce que Pertharite vit. Celui-ci cède son pouvoir politique à Grimoald, mais le provoque en un duel pour ravoir Rodelinde. Grimoald refuse en prétendant que cet imposteur envoyé par

Édüige qui parle ainsi. Rodelinde refuse de témoigner que Pertharite est bel et bien présent. / Grimoald fait emprisonner Pertharite avant qu'il ne soit vu par le peuple. / Garibalde s'explique.

Acte IV – Garibalde suggère à Grimoald qu'Édüige et Rodelinde travaillent contre lui. Grimoald décide de se rapprocher d'Édüige, ce contre quoi Garibald conseille. / Édüige et Garibald s'accusent mutuellement devant Grimoald. Ce dernier offre la réconciliation à Édüige. Elle la refuse. / Unulphe annonce qu'on croit que Pertharite est bel et bien vivant. Garibalde lui suggère d'agir avec décision et surtout de ne pas se laisser séduire par Rodelinde. / Grimoald exige que Pertharite se dédise. Pertharite refuse. / Pertharite explique sa décision et la fonde dans l'amour qu'il a pour Rodelinde. / Unulphe annonce que le roi veut rencontrer Pertharite.

Acte V – Unulphe et Édüige discutent des actes de Garibalde et de Grimoald. Unulphe explique ce qu'il a fait. / Grimoald s'explique et reçoit les conseils d'Édüige. / Rodelinde et Édüige s'affrontent. Rodelinde dénonce tout un chacun parce qu'elle croit Pertharite assassiner. / Un soldat annonce que Pertharite a assassiné Garibalde qui cherchait à l'arrêter dans sa fuite. / Réconciliation générale et idéale.

Quelques remarques.

Je signale d'abord, ce qui est une évidence la *barbarie* des noms des personnages, évidente dès le titre.

Dans la première scène de l'acte un, Unulphe emploie le mot *vertu* et signale les erreurs typiques d'un prince faible, ou d'un prince dit naturel faible. On est en plein discours machiavélien. (Et encore une fois, *Pertharite* et

Nicomède se trouvent proches l'un de l'autre.) La scène sert à informer le spectateur non seulement des faits qui ont lieu, qui ont créé la situation et qui agiront sur la suite de l'action. De plus, Corneille propose un fond amoureux, ou de vie privée, pour expliquer, ou embellir, le récit strictement politique. On prétend qu'en connaissant la victoire politique, il était tout naturel que Grimoald change d'ambition amoureuse. Mais on saisit aussi qu'il y a pour lui un avantage politique évident à prétendre aimer la reine déchuée du pays conquis.

Dans la suivante, Édüige ne trompe personne : elle prétend qu'elle ne croit pas que la rencontre entre Rodelinde et Unulphe puisse lui être dangereuse. Rodelinde ne cède en rien : elle dit à demi-mot que Grimoald la cherche comme reine ; elle refuse de se soumettre à sa belle-sœur, épouse de Grimoald ; elle reconnaît les qualités du vainqueur, mais prétend qu'elle ne veut pas de lui.

Je trouve la remarque d'Édüige assez juste : si Grimoald règne comme il faut, est vertueux, valeureux, bon, prudent et juste et a offert la couronne à la reine Rodelinde, on est en droit de se demander s'il n'y a pas anguille sous roche. En tout cas, tout est en place pour qu'une femme machiavélienne se soumette aux désirs du nouveau maître. Rodelinde répond qu'elle ne veut pas, un point c'est tout : c'est par devoir, parce qu'elle est l'épouse de Pertharite, pourtant mort, qu'elle refuse le nouveau maître. « Si je veux l'accepter, m'en empêcherez-vous ? / Ce qui jusqu'à présent vous donne tant d'alarmes, / Sitôt qu'il me plaira, vous coûtera des larmes ; / Et quelque grand pouvoir que vous preniez sur moi, / Je n'ai qu'à dire un mot pour vous faire la loi. / N'aspirez point, Madame, où je voudrai prétendre : / Tout son cœur est à moi, si je daigne le prendre. / Consolez-vous pourtant : il m'en fait l'offre en vain ; / Je

veux bien sa couronne, et ne veux point sa main. » Si j'étais Édüige, je serais bien peu satisfaite. D'ailleurs, il y va sans doute d'une sorte de vengeance de vie privée de la part de Rodelinde. Mais en même temps, elle montre comment elle est pour ainsi dire soumise au ciel en pensant et en agissant comme elle le fait.

Dans la suivante, Rodelinde dit qu'elle refuse de céder, mais aussi qu'elle ne peut rien et qu'elle dépend au fond de la volonté du ciel. Je ne peux m'empêcher de penser au chapitre 25 du *Prince*, et de conclure qu'il suffit d'un revirement *religieux* pour que Rodelinde reprenne le pouvoir.

Dans la dernière scène de l'acte un, les accusations d'Édüige sont presque comiques. Elle accuse son époux d'être infidèle parce qu'il a été vainqueur contre sa rivale. Cela semble bien être vrai, mais l'argument est celui d'une femme qui n'a aucun moyen politique. D'ailleurs, Grimoald lui met sous le nez sa contradiction à elle. « Vous me donniez jadis des titres différents. / Quand pour vous acquérir je gagnais des batailles, / Que mon bras de Milan foudroyait les murailles, / Que je semais partout la terreur et l'effroi / J'étais un grand héros, j'étais un digne roi... » Il lui signale que son discours, qui s'appuie sur la morale ordinaire, est un discours bien intéressé. En somme, si le monde politique est machiavélique, cela ne veut pas dire que le monde privé l'est moins, ou moins immoral, ou moins menteur.

En tout cas, le nouveau roi, en prince nouveau machiavélien, est le justicier absolu, ou il n'est pas roi. À quoi Édüige répond que le discours de Grimoald est mensonger, qu'il va faire ce qu'il peut pour justifier par un mensonge de vie privée une usurpation. Mais au fond, elle prétend qu'il y a mensonge de toute façon ; car le raisonnement machiavélien cache, selon Édüige, une

pulsion érotique. De toute façon, me semble-t-il, la situation telle que décrite par l'épouse irritée indique qu'on est dans un monde, qu'il soit privé ou public, où règne l'amour de soi et rien de plus. Pour le dire autrement, il me semble que les *Maximes* de La Rochefoucauld complètent et dédoublent celles de Machiavel. Et Grimoald a la méchanceté de prétendre que sa décision de demander la main de Rodelinde pour des raisons politiques a été inspirée par la tirade d'Édüige ; il ajoute même qu'il lui trouvera un nouveau mari.

Il n'en reste pas moins qu'avant ce coup de Jarnac, il prétendait qu'il vivait un dépit amoureux par rapport à Édüige, qui l'avait utilisé comme instrument politico-militaire. En somme, suggère-t-il, j'étais vraiment amoureux, et ton mépris de moi m'a détaché de moi. À la fin de la scène, la politique et le privé interfèrent de nouveau, mais de façon nouvelle : la colère d'Édüige la pousse, dit-elle, à se chercher un nouveau champion qui puisse écraser Grimoald ; pour sa part, Grimoald se trouve justifié d'emprisonner (il n'emploie pas le mot) son ancienne épouse.

Dans la première scène de l'acte deux, Garibalde et Edüige discutent pour savoir si le premier se fera l'instrument de la seconde, et surtout de sa colère amoureuse. Or le comte tient à avoir une preuve de sa fidélité amoureuse, ce qu'elle refuse de lui donner. « Si vous ne m'abusez, votre cœur vous abuse. / L'inconstance jamais n'a de mauvaise excuse ; / Et comme l'amour seul fait le ressentiment, / Le moindre repentir obtient grâce à l'amant. » Le premier *si* montre qu'il imagine au moins qu'elle pourrait lui mentir. En revanche, elle inverse même son exigence : ce n'est que s'il s'avance comme son champion et son instrument sans promesse de mariage et de couronne et d'amour

réciproqué qu'elle acceptera son service. Sans parler de ce que ça révèle sur l'un et l'autre, on voit bien que les deux *alliés* n'ont confiance en l'autre.

Cette scène, et tout cet acte, montre des gens qui ont des réflexes machiavéliens que ce soit sur le plan de la vie privée (on se trouve donc dans les régions de la *Mandragore* et des premières comédies de Corneille) ou sur le plan de la vie politique. Certes, il semble bien que la préoccupation pour l'un (le plan politique) rende pour ainsi dire moins habile pour l'autre. Mais d'abord, les deux semblent se répondre, et pointer vers une seule anthropologie, disons, pessimiste. Ensuite, il n'est pas sûr que les protestations de passion amoureuse soient tout à fait libres d'ambition politique, voire il est possible qu'elles servent de masque pour la seconde. Enfin, une sorte de passion politique (l'ambition, la fierté sociale, le désir de dominer celui qui dit aimer et qu'on dit aimer) interfère dans la passion amoureuse.

Dans la suivante, ce qui se devinait se dit tout haut (parce que Édüige est partie) : Garibalde a une intention politique et il joue à l'amoureux transi. « Quelle confusion ! et quelle tyrannie / M'ordonne d'espérer ce qu'elle me dénie ! / Et de quelle façon est-ce écouter des vœux, / Qu'obliger un amant à travailler contre eux ? / Simple, ne prétends pas, sur cet espoir frivole, / Que je tâche à te rendre un cœur que je te vole. / Je t'aime, mais enfin je m'aime plus que toi. / ... Je t'aime, et puissamment, mais moins que la couronne ; / Et mon ambition, qui tâche à te gagner / Ne cherche en ton hymen que le droit de régner. » De plus, il prétend qu'elle lui ment que ce soit sans le savoir ou en le sachant : il analyse ce qu'elle dit, et il lui trouve un sens bien différent de celui qu'elle prétendrait y mettre.

Dans la suivante, Grimoald montre qu'il utilise lui aussi, mais ouvertement, Garibalde comme un instrument. Aussi tout en indiquant qu'il ne peut pas gagner le cœur d'Édüige (ce qui est faux, comme on le sait), ce dernier essaie de pousser son *maître* à des gestes inconsidérés, et surtout violents. « Si vous n'osez forcer, du moins faites-vous craindre : / Daignez, pour être heureux, un moment vous contraindre ; / Et si l'offre d'Unulphe en reçoit des mépris, / Menacez hautement de la mort de son fils. » Certes, Grimoald a dit qu'il ne veut pas être violent et trompeur, qu'il veut être honnête dans sa vie privée, comme dans sa vie publique, et dans le lieu où l'une interfère avec l'autre (et donc dans sa relation avec Rodalinde, son fils et lui). « Porte, porte aux tyrans tes damnables maximes : / Je hais l'art de régner qui se permet des crimes. / De quel front donnerais-je un exemple aujourd'hui / Que mes lois dès demain puniroient en autrui ? » Mais il écoute ce que lui donne son conseiller, et il ne dit qu'il ne s'abaissera jamais à de telles façons. Il y en a pour dire qu'on a ici une réfutation cornélienne du machiavélisme. Que Garibalde soit un machiavélien caractérisé, cela va. Mais que Grimoald ne le soit pas du tout ne résiste pas à l'analyse, ni ici, ni à la longue. Pour le dire, il résiste aux conseils de Garibalde le temps de savoir ce qu'Unulphe lui dira.

Dans la suivante, je serai tenté de voir en Unulphe une sorte de personnage double qui essaie de plaire à tous, quitte à mentir. En tout cas, s'il n'est pas un menteur agressif, il est un menteur défensif. Et Grimoald comprend tout de suite que les choses ne sont pas comme on les lui dit. « Ah ! j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce : / Je vais mourir, Unulphe, et ton zèle pour moi / T'abuse le premier, et m'abuse après toi. / (Unulphe) Espérez mieux, Seigneur. / (Grimoalde) Tu le veux, et j'espère. / Mais que cette douceur va devenir amère ! » On pourrait dire que les mots lénitifs d'Unulphe

et sa molle inefficacité poussent Grimoald vers Garibalde, le dur et le clair. Il dit qu'il espère, mais il annonce qu'il changera de ton si l'espoir qu'on fait naître se révèle trompeur. Et c'est ce qui arrivera.

Dans la dernière scène de l'acte deux, Rodelinde dit non. On peut voir là, et plusieurs le font, une sorte de grandeur à l'ancienne, avec une reine qui dit ce qu'elle pense et rien de plus, soit tout le contraire d'une machiavélienne, une sorte de Théodore non-chrétienne. Mais je vois surtout chez Rodelinde une résistance d'amour-propre et des propos mensongers en eux-mêmes et un projet politique plus ou moins caché. Cela ne fait qu'augmenter quand je pense qu'il peut y avoir chez Rodelinde une sorte de ruse politique enrobée dans une ruse (une apparence) morale et amoureuse. Quand on connaît sa colère contre Grimoald et encore contre Édüige, il est impossible de refuser cette possibilité. Je trouve que tout cela est pour ainsi dire dit, mais de façon emberlificotée, dans le rapprochement que Rodelinde fait entre Auguste (qui a fait semblant d'abandonner le pouvoir, mais pour mieux le conserver) et Grimoald (qu'elle invite ainsi à céder le pouvoir à son fils à elle). « Un vainqueur dans le trône, un conquérant qu'on aime, / Faisant justice à tous, se la fait à soi-même ! / Se croit usurpateur sur ce trône conquis ! / Et ce qu'il ôte au père, il veut le rendre au fils ! / Comte, c'est un effort à dissiper la gloire / Des noms les plus fameux dont se pare l'histoire, / Et que le grand Auguste ayant osé tente, / N'osa prendre du cœur jusqu'à l'exécuter. / Je viens donc y répondre, et de toute mon âme / Te rendre pour mon fils... ». Quand le vainqueur comprend ce qu'elle demande et surtout qu'elle refuse toujours sa main (et la consolidation de son pouvoir qu'il y gagnerait), il se met en colère.

Je note qu'elle appelle Grimoald comte quatre fois plutôt qu'une. Et elle lui offre ensuite la possibilité d'être plus grand qu'Auguste... C'est trop rusé. Mais pas assez : Grimoald écoute, décode et comprend. C'est alors qu'il accorde le pouvoir exécutif à Garibalde. Mais celui-là n'est pas son allié, ou du moins il a ses propres ambitions, et au moment même où il suggère la méthode dure.

Dans la première scène de l'acte trois, l'échange entre Garibalde et Rodelinde est plein de menaces, mais aussi de sous-entendus. Rodelinde promet de faire ce qu'elle pourra pour tourner le roi contre son conseiller malhonnête. « Oui, je l'épouserai, ce trop aveugle maître, / Tout cruel, tout tyran que tu le forces d'être : / Va, cours l'en assurer ; mais pense-y deux fois. / Crains-moi, crains son amour, s'il accepte mon choix. / Je puis beaucoup sur lui ; j'y pourrai davantage, / Et régnerai peut-être après cet esclavage. » Je trouve que cette menace est mal faite : elle donne à son adversaire la possibilité, voire l'obligation, de se défendre d'avance. En tout cas, comme on le verra, c'est ce qu'il fera. J'entends entre autres que Garibalde laisse entendre qu'elle ne pourra pas s'entendre avec le roi avant de promettre sa fidélité ; mais il veut ainsi être le messenger satisfaisant. J'entends aussi cependant qu'il offre encore et toujours sa propre personne pour expédier Grimoald. Cela se fait par des phrases alambiquées qui laissent entendre autre chose. Par exemple : « Madame, il faut résoudre, et s'expliquer sur l'heure : / Un mot est bientôt dit. Si vous voulez qu'il meure, / Prononcez-en l'arrêt, et j'en prendrai la loi / Pour faire exécuter les volontés du Roi. » Certes, le dernier vers clos la suggestion et la fait pour ainsi dire disparaître, mais sans le dernier vers, on entend ce que Garibalde proposait avant. » En tout cas, il me semble que Garibalde en serait capable, et que Rosalinde est capable de le comprendre, d'autant plus

que cela s'est déjà discuté entre eux. Voilà alors pourquoi il ne voudrait pas qu'elle parle directement à Grimoald avant de promettre de le marier. C'est ce qu'elle fait, mais comme on le comprend ensuite, elle ruse avec le rusé conseiller.

Dans la suivante, Édüige tente d'amener Roselinde dans son camp, mais l'autre refuse. On peut dire qu'il y a là conflit entre deux femmes qui se cantonnent dans la vie privée et qu'il y a là une sorte de guerre amoureuse, où deux adversaires se rencontrent en oubliant tout à fait la vie politique. Mais cela me semble bien peu probable à partir du texte même. En supposant malgré tout, que ce ne sont que propos de femmes et non propos de reines, on est bien obligé de voir que la vie amoureuse est pensée, dite et vécue comme une guerre entre des personnages fiers qui pensent à leur gloire, à punir ceux qu'ils disent aimer et à chercher des stratagèmes cachés pour arriver à leurs fins. Il y a quand même une franchise entre les deux femmes : Rodelinde répond à Édüige qu'elle fera à sa tête parce que c'est sur sa tête que la couronne reposera ou non à la fin, et ce par sa décision à elle. « (Édüige) Mais cependant ce cœur que vous m'abandonniez... / (Rodelinde) Il n'est pas temps encore que vous vous en plaigniez : / Comme il m'a fait des lois, j'ai des lois à lui faire. / (Edüige) Il les acceptera pour ne vous pas déplaire ; / Prenez-en sa parole, il sait bien la garder. / (Rodelinde) Pour remonter au trône on peut tout hasarder. / Laissez-m'en, quoi qu'il fasse, ou la gloire ou la honte, / Puisque ce n'est qu'à moi que j'en dois rendre conte. / Si votre cœur souffrait ce que souffre le mien, / Vous ne vous plairiez pas en un tel entretien / Et votre âme à ce prix voyant un diadème, / Voudrait en liberté se consulter soi-même. »

Dans la suivante, Rodelinde promet d'épouser Grimoald à la condition qu'il assassine son fils. Avant même qu'on

l'entende expliquer le sens de cette proposition ridicule et donc qu'on saisisse qu'elle lui ment, on comprend au moins deux choses : elle a menti à Garibalde qui s'est défendu par anticipation contre le projet le miner auprès du roi et qu'elle lui a menti quand elle a dit qu'elle acceptait d'épouser le roi pour sauver son fils. De plus, j'aime bien qu'elle multiplie l'emploi des mots qui disent la tyrannie (*tyran*, *tyrannique*, et *tyranniser*, entre autres [9 fois]). Cela suffit pour faire entendre l'ironie que devrait faire entendre le ton de la voix et du maintien de la reine.

En somme, ce qu'elle veut, c'est que Grimoald rende impossible la création d'un voile de légitimité qui puisse rendre son règne sûr. Mais c'est là, telle qu'elle le dit, un acte politique et non l'acte d'une mère et d'une épouse, ou du moins la mère et l'épouse prétend agir sous peu comme reine par des moyens proprement politiques. « Que ce jeune monarque, immolé de ta main, / Te rende abominable à tout le genre humain ; / Qu'il t'excite partout des haines immortelles ; / Que de tous tes sujets il fasse des rebelles. / Je t'épouserai lors, et m'y viens d'obliger, / Pour mieux servir ma haine, et pour mieux me venger, / Pour moins perdre de vœux contre ta barbarie, / Pour être à tous moments maîtresse de ta vie, / Pour avoir l'accès libre à pousser ma fureur, / Et mieux choisir la place à te percer le cœur. » En tout cas, et là il n'y a pas du tout de doute, est encore et toujours présent l'arrière-plan d'une analyse politique à la manière de Machiavel

Dans la suivante, le coup de théâtre presque ridicule est tout de suite récupéré (les Américains parleraient de *spin*) à la fois par Pertharite qui abandonne le pouvoir, mais veut affronter son rival amoureux pour la personne de Rodelinde. Il est pour ainsi dire impossible que

Grimoald accepte le duel parce qu'il a tout de suite des implications politiques, malgré ce que dit Pertharite.

Je note que lorsqu'il renonce au pouvoir politique Pertharite parle du pouvoir du Destin, du Sort et du Ciel. Il abandonne les moyens politiques et se remet sur le plan politique à des forces que Grimoald ne reconnaît pas. On comprend d'ailleurs qu'il réponde comme suit : « L'artifice grossier n'a rien qui m'épouvante. « Édüige à fourber n'est pas assez savante ; / Quelque adresse qu'elle aye, elle t'a mal instruit, / Et d'un si haut dessein elle a fait trop de bruit. / Elle en fait avorter l'effet par la menace, / Et ne te produit plus que de mauvaise grâce. » De cette façon, il peut neutraliser la ruse de Pertharite.

Quand Grimoald se tourne vers Rodelinde pour qu'elle reconnaisse son époux, elle refuse de le faire. Pourquoi ? Sans doute parce que 1. Il a déjà annoncé qu'il ne la croira pas. 2. Parce que son témoignage est ainsi gardé par devers elle comme arme politique pour sauver son mari ou son fils. En somme, il me semble qu'elle saisit tout de suite, en femme politique s'entend, comment on est en train de lui tendre un piège. En un sens, elle rejoue avec son mari retrouvé la carte qu'elle a joué avec son fils : elle met Grimoald au défi de se montrer ouvertement illégitime, mais de façon à l'affaiblir sur le plan politique.

Dans la suivante, Grimoald emprisonne son rival, et tente de reprendre Édüige comme alliée.

Dans la dernière scène de l'acte trois, Garibalde se rend compte que la situation est tout à fait nouvelle, qu'il est en danger, et il n'en continue pas moins à chercher un moyen nous seulement de survivre, mais même prendre le pouvoir. « Quel revers imprévu ! quel éclat de tonnerre / Jette en moins d'un moment tout mon espoir par terre !

/ Ce funeste retour, malgré tout mon projet, / Va rendre Grimoald à son premier objet ; / Et s'il traite ce prince en héros magnanime, / N'ayant plus de tyran, je n'ai plus de victime : / Je n'ai rien à venger, et ne puis le trahir, / S'il m'ôte les moyens de le faire haïr. / N'importe toutefois, ne perdons pas courage ; / Forçons notre fortune à changer de visage ; / Obstinons Grimoald, par maxime d'État, / À le croire imposteur, ou craindre un attentat ; / Accablons son esprit de terreurs chimériques, / Pour lui faire embrasser des conseils tyranniques ; / De son trop de vertu sachons le dégager, / Et perdons Pertharite afin de le venger. » Il est le personnage machiavélique évident, incontournable et en un sens aveuglant. Car, je le répète, les autres me semblent l'être tout autant que lui, mais en étant dévoilé à tout moment par Corneille. Ainsi il peut se mériter une réputation d'anti-machiavélien, tout en la méritant encore plus pour certains lecteurs. Dont je suis.

Dans la première scène de l'acte quatre, encore une fois les plans politique et privé se superposent, et dans l'analyse de Garibalde et dans la décision de Grimoald. Ce qui est le plus évident sans aucun doute, c'est que Garibalde ment au sujet d'Édüige et qu'il cache sa propre ambition. « Elle veut, il est vrai, vous rappeler vers elle / Mais pour faire à son tour l'ingrate et la cruelle, / Pour vous traiter de lâche, et vous rendre soudain / Parjure pour parjure et dédain pour dédain. / Elle veut que votre âme, esclave de la sienne, / Lui demande sa grâce, et jamais ne l'obtienne : / Ce sont ses mots exprès ; et pour vous punir mieux, / Elle me veut aimer, et m'aimer à vos yeux : / Elle me l'a promis. » Ces derniers mots sont entendus d'Édüige qui réagit dans la scène suivante.

Dans la suivante, il est clair que Grimoald se rapproche d'Édüige pour des raisons politiques : son offre dépend

de l'aveu d'Édūige ou mieux encore de son instrument que Pertharite est bel et bien mort et que celui qui porte son nom est un menteur. « Madame, assurez-vous par là mon diadème, / Et ne permettez pas que cette illusion / Aux mutins contre nous prête d'occasion. / Faites donc qu'il l'avoue, et que ma grâce offerte, / Tout imposteur qu'il est, le dérobe à sa perte ; / Et délivrez par là de ces troubles soudains / Le sceptre qu'avec moi je remets en vos mains. »

Dans la suivante, Garibalde continue de soutenir la voie dure et implacable pour garder le pouvoir. Or il est clair que Grimoald suit les conseils de ce dernier.

Dans la suivante, c'est l'affrontement entre Grimoald et ses adversaires. La position de Pertharite est nette : il préfère mourir que de se dédire. Il me semble clair qu'il ne dit pas que c'est par amour pour Rodelinde, ou du moins que son intention première est politique. Mais il prétend vaincre en perdant. Il y a quelque chose du Christ dans cette prise de position, ou de cette prophétie.

Dans la suivante, Pertharite prétend qu'il a agi depuis le début par amour pour Rodelinde et lui suggère de s'unir avec Grimoald pour sauver sa vie. « L'amour me ramenait, sans pouvoir rien pour vous, / Que vous envelopper dans l'exil d'un époux, / Vous dérober sans bruit à cette ardeur infâme / Où s'opposent ma vie et le nom de ma femme. / Pour changer avec gloire, il vous faut mon trépas ; / Et s'il vous fait régner, je ne le perdrai pas. / Après tant de malheurs que mon amour vous cause, / Il est temps que ma mort vous serve à quelque chose, / Et qu'un victorieux à vos pieds abattu / Cesse de renoncer à toute sa vertu. / D'un conquérant si grand et d'un héros si rare / Vous faites trop longtemps un tyran, un barbare ; / Il l'est, mais seulement pour vaincre vos refus. / Soyez à lui, Madame, il ne le sera

plus ; / Et je tiendrai ma vie heureusement perdue, /
Puisque... (Rodelinde) N'achève point un discours qui me
tue, / Et ne me force point à mourir de douleur, / Avant
qu'avoir pu rompre ou venger ton malheur.» Je note
qu'encore une fois Pertharite parle de destin, de sort et
ciel : il se présente comme incapable d'agir sur le plan
politique ou comme dépassé par ce je ne sais quoi qu'il
nomme de différentes façons. (Il ne parle jamais comme
un chrétien, et n'emploie jamais le mot *providence*.) Bien
mieux, il prétend que Grimoald deviendra un roi en
toutes choses, une fois qu'il sera mort, et qu'ainsi
Rodelinde pourra l'épouser sans faire de faute.

J'aime bien quand Rodelinde passe du vouvoiement au
tutoiement, et des considérations politiques à des
considérations privées. Mais ce virement me semble un
peu étrange. C'est comme si le personnage de Pertharite
(un roi qui a perdu le pouvoir) déteint sur Rodelinde. Et
pourtant, même maintenant elle parle de façon plus
politique que son époux ; elle est plus fière que lui ; elle
demeure une reine bien plus qu'une femme. « Moi qui l'ai
dédaigné dans son char de victoire, / Couronné de
vertus encore plus que de gloire, / Magnanime, vaillant,
juste, bon, généreux, / Pour m'attacher à l'ombre, au
nom d'un malheureux, / Je pourrais à ta vue, aux
dépens de ta vie, / Épouser d'un tyran l'horreur et
l'infamie, / Et trahir mon honneur, ma naissance, mon
rang, / Pour baiser une main fumante de ton sang : /
Ah ! tu me connais mieux, cher époux. » Certes, elle finit
en parlant comme une digne épouse à son cher époux,
mais tout ce qui précède est le discours d'une reine. De
plus, et je ne sais comment comprendre la chose, quand
elle parle de sa situation précédente, elle signale que
Grimoald avait tout d'un roi honnête. (Pourtant, elle l'a
appelé *tyran* bien souvent, du moins quand il prétendait
mettre à mort leur fils. Laquelle menace elle semble avoir
tout à fait oubliée.) En tout cas, elle prétend que

puisqu'il parle de mettre à mort Pertharite (qu'il prétend être un imposteur), Grimoald est bel et bien un tyran, alors qu'il ne l'était pas avant. Il y a quelque chose qui cloche, ou il y a quelque chose qui m'échappe. Corneille me paraît assez subtil pour suggérer quelque chose que je ne comprends pas... Y a-t-il quelque duplicité chez Rodelinde ? Essaierait-elle de raviver l'énergie politique de son cher époux ?

À la fin, Pertharite prétend que la force de Grimoald fait de lui un roi et le rend pour ainsi dire digne par nature. C'est le discours de Machiavel, mais dans la bouche d'un prince héréditaire faible. À la fin, il se dit le jouet du ciel et de la fortune.

Dans la dernière scène de l'acte quatre, Pertharite et Rodelinde se disent adieu, car le premier doit paraître devant Grimoald.

Dans la première scène de l'acte cinq, Unulphe se montre très clairvoyant et bien plus entreprenant qu'avant : il explique ce qui se passe chez Grimoald et Garibalde. D'abord, il rend compte des actions de Grimoald par une considération politique. Et surtout, il agit avec audace et détermination. « Mais ne présumez pas que j'aie eu l'imprudence / De laisser à sa fuite un libre et plein pouvoir / De se montrer au peuple et d'oser l'émouvoir. / Pour fuir en sûreté, je lui prête main-forte, / Ou plutôt je lui donne une fidèle escorte, / Qui sous cette couleur de lui servir d'appui, / Le met hors du royaume, et me répond de lui. / J'empêche ainsi le duc d'achever son ouvrage, / Et j'en donne à mon roi ma tête pour otage. / Votre bonté, Madame, en prendra quelque soin. » Son calcul le plus audacieux est de sans doute de remettre son sort entre les mains d'Édüige.

On aurait raison de dire qu'Unulphe est le seul personnage qui change dans cette pièce qui voit un renversement total. Il faudrait donc entretenir l'hypothèse que l'impression initiale (pendant 4 actes) qu'il produit est fausse : il pourrait être le conseiller sage, ou super-machiavélien. Le personnage qui change le plus devrait être celui qui est l'agent du changement général radical.

Dans la suivante, Édüige me semble parler comme Livie dans *Cinna*. En tout cas, elle recommande la douceur plutôt que la violence. Mais on sent bien que ce conseil a un fond de calcul. En tout cas, on pourrait croire qu'en détachant Grimoald de Garibalde, elle fait jouer un machiavélisme plus profond que celui du machiavélien de service. « Rends-toi cette vertu pleine, haute, sincère, / Qui t'affermis si bien au trône de mon frère ; / Rends-lui du moins son nom, si tu me rends ton cœur. / Qui peut feindre pour lui peut feindre pour la sœur ; / Et tu ne vois en moi qu'une amante incrédule, / Quand je vois qu'avec lui ton âme dissimule. / Quitte, quitte en vrai roi les vertus des tyrans, / Et ne me cache plus un cœur que tu me rends. » Je note qu'elle lui recommande, à la limite, de paraître juste et bon faute de l'être, et même avec elle. Ceci me semble clair : on est dans la logique d'une tragédie (les passions de fond sont politiques), d'une tragédie selon la définition que Corneille en propose.

On peut être un peu surpris d'entendre Grimoald prétendre qu'il voit clair depuis le début dans le jeu de Garibalde. À la limite, on peut conclure qu'il voit qu'il doit sacrifier ce conseiller pour en arriver à ses fins. Sans quoi, il faut conclure qu'encore une fois, un personnage soudain devient bon et clairvoyant on ne sait trop pourquoi. Et sommet de la finesse, il prétend qu'Édüige est la vraie raison de son ambition : s'il n'est pas roi, elle

ne l'aimera pas, et il tient à être soumis à elle et donc maître de l'État. « Encore s'il ne fallait qu'éteindre ou dédaigner / En des troubles si grands la douceur de régner, / Et que pour vous aimer et ne vous point déplaire / Ce grand titre de roi ne fût pas nécessaire, / Je me vaincrais moi-même, et lui rendant l'État, / Je mettrais ma vertu dans son plus haut éclat. / Mais je vous perds, Madame, en quittant la couronne; / Puisqu'il vous faut un roi, c'est vous que j'abandonne; / Et dans ce cœur à vous par vos yeux combattu / Tout mon amour s'oppose à toute ma vertu. » (J'entends le mot *vertu* comme s'il disait le mot italien.) Quelle étrange pièce! On a pour ainsi dire le choix entre une lecture gentille, mais incohérente (celle de Couton, me semble-t-il), et une lecture dure et *cynique*, mais cohérente (la mienne [ha ha ha !]).

Ceci au moins est sûr: le discours final d'Édùige est faux; elle avait annoncé qu'elle mentirait pour seconder Unulphe, et elle le fait. Je ne suis pas du tout sûr que Grimoald accepte son conseil par amour pour elle; je suis sûr qu'elle ne dit pas vrai quand elle dit qu'elle ne pense qu'à son bien.

Dans la suivante, Rodelinde croit (ou prétend croire) qu'il y a un complot politique et que son époux a été assassiné ou le sera bientôt par un parfait méchant. Elle accuse Unulphe. « Ô d'un lâche tyran ministre encore plus lâche, / Qui sous un faux semblant d'un peu d'humanité / Penses contre mes pleurs faire sa sûreté! / Que ne dis-tu plutôt que ses justes alarmes / Aux yeux des bons sujets veulent cacher mes larmes, / Qu'il lui faut me bannir, de crainte que mes cris / Du peuple et de la cour n'émeuvent les esprits? / Traître, si tu n'étais de son intelligence, / Pourrait-il refuser ta tête à sa vengeance? / Que devient, Grimoald, que devient ton courroux? / Tes ordres en sa garde avaient mis mon époux. / Il a

brisé ses fers, il sait où va sa fuite ; / Si je le veux rejoindre, il s'offre à ma conduite ; / Et quand son sang devrait te répondre du sien, / Il te voit, il te parle, et n'appréhende rien ! » Elle accuse, et elle menace en parlant de conséquences politiques dont elle sera la cause. Mais Grimoald répond qu'il peut la neutraliser. Cela me semble clair. S'il ne le fait pas à la toute fin, il faut saisir pourquoi.

Dans la suivante, on a droit à un récit digne d'un James Bond. « Ceux qui le conduisaient, du grand nombre étonnés, / Et par mes compagnons soudain environnés, / Acceptent la plupart ce qu'on leur facilite, / Et s'écartent sans bruit de ce faux Pertharite. / Lui, que l'ordre reçu nous forçait d'épargner / Jusqu'à baisser l'épée et le trop dédaigner, / S'ouvre en son désespoir parmi nous un passage, / Jusque sur notre chef pousse toute sa rage, / Et lui plonge trois fois un poignard dans le sein, / Avant qu'aucun de nous ait pu voir son dessein. / Nos bras étaient levés pour l'en punir sur l'heure ; / Mais le duc par nos mains ne consent pas qu'il meure, / Et son dernier soupir est un ordre nouveau / De garder tout son sang à celle d'un bourreau. » En tout cas, Pertharite se montre vaillant soldat contre Garibalde, et c'est sa vaillance qui lui permet de mettre à mort le traître parfait. Tout est en place pour un dernier renversement dramatique : la victime sera pardonné et deviendra roi et frère d'un autre roi.

Dans la dernière scène de la pièce, Grimoald assume tout ce qui est passé : ou bien il était mal servi (par Garibalde) ou bien il était bien servi par Unulphe. En tout cas, pris entre les exigences du pouvoir (et donc se défaire de Pertharite) et les exigences de la droiture (céder devant Pertharite), il choisit le second chemin. Et tous les autres se réconcilient. « (Grimoald) Milan, revois ton prince, et reprends ton vrai maître, / Qu'en vain

pour t'aveugler j'ai voulu méconnaître ; / Et vous que d'imposteur à regret j'ai traité... / (Pertharite) Ah ! c'est porter trop loin la générosité. / Rendez-moi Rodelinde, et gardez ma couronne, / Que pour sa liberté sans regret j'abandonne : / Avec ce cher objet tout destin m'est trop doux. / (Grimoald) Rodelinde et Milan et mon cœur sont à vous ; / Et je vous remettrais toute la Lombardie, / Si comme dans Milan je régnois dans Pavie. / Mais vous n'ignorez pas, Seigneur, que le feu Roi / En fit reine Édüige ; et lui donnant ma foi, / Je promis... / (Édüige, à *Grimoald*) Si ta foi t'oblige à la défendre, / Ton exemple m'oblige encore plus à la rendre ; / Et je mériterais un nouveau changement, / Si mon cœur n'égalait celui de mon amant. / (Pertharite, à *Édüige*) Son exemple, ma sœur, en vain vous y convie. / Avec ce grand héros je vous laisse Pavie, / Et me croirais moi-même aujourd'hui malheureux, / Si je voyais sans sceptre un bras si généreux. / (Rodelinde, à *Grimoald*) Pardonnez si ma haine a trop cru l'apparence : / Je présumais beaucoup de votre violence ; / Mais je n'aurais osé, Seigneur, en présumer / Que vous m'eussiez forcée enfin à vous aimer. / (Grimoald à *Rodelinde*) Vous m'avez outragé sans me faire injustice. / (Rodelinde) Qu'une amitié si ferme aujourd'hui nous unisse, / Que l'un et l'autre État en admire les nœuds, / Et doute avec raison qui règne de vous deux. » Ce qui fait une fin trop belle et difficile à croire, ou à avaler, mais heureuse et vertueuse (dans l'ancien sens). Mais il me semble que la possibilité qu'il y ait ici une sorte de trêve réaliste établie entre les deux prétendants : Pertharite régnera sur Milan, avec Rodelinde, et Grimoald sur Pavie, avec Édüige. Je note que pour expliquer ce qu'il fait et ce qu'il a fait Grimoald (pour la première fois ?) parle comme Pertharite et fait remonter les résultats au Ciel. En tout cas, je suis surpris par la victoire de Pertharite : il redevient soldat et vainqueur en résistant victorieusement contre Garibalde. Ce qui veut dire que d'une façon ou d'une

autre, c'est la force, la force militaire, la force physique, qui lui permet de s'en tirer. En somme, le fond de cette pièce est assez semblable à celui de *Nicodème*.